

KINO

# Rote Fadenwolle

**Kritik an dubioser  
Behördenschlamperei  
oder Tribut an  
clevere Gaunertricks?  
Inside Man ist beides,  
aber keines so richtig.**

"Ich wähle meine Worte mit Bedacht und wiederhole mich deshalb auch nicht". Mit dieser knappen Einlage stellt sich der gewitzte Bankräuber Dalton Russel (Clive Owen), dem Zuschauer vor. Im ersten Augenblick geben diese Anfangszeilen, zusammen mit vorangehender orientalischer Musik und beeindruckenden Großstadtaufnahmen, dem Zuschauer Anlass sich auf reines Unterhaltungskino zu freuen. Manchmal kann weniger mehr sein, doch im Falle von Inside Man zieht sich die anfängliche Aussage wie ein roter, aber nicht besonders glücklich gewählter Leitfaden durch den weiteren Handlungsablauf.

Schon die früheren Werke von Spike Lee haben gezeigt, dass dem Regisseur bestimmte politische und soziale Aspekte am Herzen liegen. Lee ist dafür bekannt, dass seine Filme unter anderem auf Fremdenfeindlichkeit, Unterdrückung oder Behördenskandale aufmerksam machen. So ist auch sein neuester Film durchzogen von Anspielungen an diese Themen. Einerseits erhöhen die geschickt

platzierten Aussagen natürlich die Spannung. Dem Zuschauer wird zum Beispiel die Idee vermittelt, dass der Bankdirektor, Arthur Case (Christopher Plummer) nicht Opfer ist, sondern selbst Dreck am Stecken hat. Während des Zweiten Weltkrieges

soll Case jüdisches Geld unterschlagen, und sein gesamtes Imperium darauf aufgebaut haben. Die Philosophie, dass jeden Verbrecher die dunkle Vergangenheit irgendwann wieder einholt, auch wenn der Gauner sich schon einen Namen in der Gesellschaft gemacht hat und sich deswegen in Sicherheit wägt, ist bezeichnend für Inside Man.

Leider werden interessant scheinende Themen, wie Erpressung, Schuld und Sühne nur angeschnitten und dann nicht weiter verfolgt. So

kommt es, dass diese zum Nachdenken anregenden Ansätze oberflächlich bleiben und die doch spannende Handlung immer wieder abbremsen, anstatt dem Film mehr Tiefe zu verleihen. Konkrete Erklärungen oder Hintergrundinformationen bleiben aus.

Auch die Handlungsmotive der Hauptcharaktere sind auf den ersten Blick schwer ersichtlich. Der anfänglich als souverän dargestellte Detective Keith Frazier, von Denzel Washington verkörpert, verwandelt sich bei den späteren

Geiselbefragungen unpassenderweise zum Spaßvogel. Auch die kühle und kalkulierende Rolle der Madeline White (Jodie Foster), als Direktvermittlerin, zwischen den Bösewichten und dem Bankdirektor, über die Köpfe der Polizeibeamten hinweg, wirft weitere Fragen auf. Jeder Teilnehmer ist anfangs recht überzeugt von seinen Fähigkeiten den Bankraub und die damit verbundene Geiselnahme schnellst möglich und unblutig zu beenden. Im Endeffekt jedoch trägt kein Beteiligter wirklich zur Aufklärung des Falles bei, außer vielleicht der Täter selbst.

Zurück bleibt die Frage was der Zuschauer denn nun zwischen den Zeilen hätte lesen sollen. Oder hat Spike Lees Werk gar keinen tieferen Sinn, sondern tut nur fälschlicherweise so als ob? Vielleicht genügt es einfach den mit Spannung durchzogenen und teilweise recht humorvollen Film zu genießen. Die recht clevere Weise eine Bank auszurauben und die Leistung der Schauspieler, sind letztendlich doch recht gelungen und einen Kinobesuch wert.

Linda Steinmetz



Die Lösung des Falls lässt noch auf sich warten.

ROCK FRANÇAIS

# Rien à voir avec Disney ...

**Venus des profondeurs de  
la province, Mickey 3D,  
sont aujourd'hui une  
partie intégrante de la  
scène française et  
francophone.**

Historiquement, la création de Mickey 3D remonte au milieu des années 90, lorsque Mickaël ("Mickey") Furnon, auteur-compositeur et chanteur des "3dk", fait la rencontre d'Aurélien Joanin, dit "Jojo" et ci-devant, batteur des "Nopa Jam". Leurs formations respectives devront bientôt se contenter d'une collaboration épisodique des deux nouveaux acolytes, mais la scène rock-folk française s'enrichira au passage d'un duo qui va commencer par se tailler une solide réputation dans la région de Saint-Étienne dont ils sont originaires. Mickey et Jojo vont en effet vite s'apercevoir que leur association musicale s'avère des plus prometteuses et pour s'en convaincre, ils vont, trois années durant, écumer avec un succès grandissant, tout ce que le stéphanois compte de "petits lieux", pizzerias et autres débits de boissons un tant soit peu accueillants à leur égard.

A l'issue de ce tour de chauffe que d'aucuns qualifieront "d'amateur", un premier album intitulé "Mistigri torture" voit le jour courant 1999. Il s'ouvre sur "La France a peur", un titre dont la justesse de ton et d'écriture servira durablement de carte de visi-

te au groupe. Le second album, "La trêve", sort en 2001, suivi en 2003 par "Tu vas pas mourir de rire". Entre-temps, le cours des choses s'est quelque peu accéléré pour les Mickey 3D: l'arrivée de la claviériste Najah El Mahmoud transforme le duo fondateur en trio aux tonalités plus acoustiques, puis c'est l'emblématique groupe Indochine qui, en 2002, les propulse - indirectement - en pleine lumière avec l'énorme succès

commercial d'une composition de Mickaël: "J'ai demandé à la lune". Dans la foulée, Mickey 3D se voit décerner le prix Constantin 2003 (une distinction, certes, peu médiatisée mais bel et bien convoitée par la profession...) ainsi que trois trophées aux Victoires de la musique 2004. La success story aurait pu s'arrêter là, mais à la faveur d'un duo impertinent enregistré avec Jane Birkin ("Je m'appelle Jane et je

t'emm... !") puis de la sortie de "Matador" en 2005, Mickey 3D consolide consciencieusement son capital sympathie auprès d'un "grand public" qui, de "mega"-festivals (Printemps de Bourges, Eurockéennes ou Vieilles Charrues) en "petites" salles de province, se presse toujours plus nombreux pour chanter en chœur les mélodies "simples" et goûter à la poésie tendre, teintée de pessimisme, de révolte et de politique-



Trio de choc pour une soirée mouvementée: Mickey 3D.

ment incorrect, d'un p'tit gars évoquant avec une égale acuité ses sentiments profonds ("Ma grand-mère") et les absurdités d'une société joyeusement partie à la dérive ("Yalil", "Respire" ou "La mort du peuple").

En concert à l'Atelier ce lundi 1er mai, les Mickey 3D aiment souvent rappeler que leur notoriété actuelle doit beaucoup aux premières parties que de plus grosses "pointures", telles Louise Attaque, Tryo ou Yann Tiersen, leur ont donné la possibilité d'assurer à leurs débuts. Alors, en juste retour des choses et pour offrir que d'autres puissent de la même façon se mettre le pied à l'étrier, leur spectacle sera précédé par celui d'Yvan Marc, une toute nouvelle recrue du label indépendant récemment créé par le groupe. Il n'y a, à vrai dire, que très peu d'informations actuellement disponibles sur ce discret auteur-compositeur-interprète, si ce n'est qu'après avoir réalisé une première maquette en 1983, il compte maintenant deux albums à son actif ("La cuisine" enregistré en 2003 puis "Des chiens, des humains" en 2005) et que, de son propre aveu, "il ne lui aura fallu que 22 ans pour commencer à vivre de la musique...". Un chanteur à découvrir d'urgence, donc, autant pour rendre hommage à ce bel exemple d'obstination que pour ne pas courir le risque de passer à côté d'un talent méconnu!

Michel Depoulain

Mickey 3D, à l'Atelier, le 1er mai à 20 heures